

ALAIN FINKIELKRAUT

de l'Académie française

**PÊCHEUR
DE PERLES**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA SAGESSE DE L'AMOUR, 1984 ; rééd. « Folio essais », 1988
LA DÉFAITE DE LA PENSÉE, 1987 ; rééd. « Folio essais », 1989
LA MÉMOIRE VAINES. Du crime contre l'humanité, 1989 ; rééd. « Folio essais », 1992
LE MÉCONTEMPORAIN. Péguy, lecteur du monde moderne, 1991 ; rééd. « Folio », 1999
COMMENT PEUT-ON ÊTRE CROATE ?, 1992
L'INGRATITUDE. Conversation sur notre temps avec Antoine Robitaille, 1999 ; rééd. « Folio », *Postface d'Antoine Robitaille*, 2000
UNE VOIX VIENT DE L'AUTRE RIVE, 2000 ; rééd. « Folio », 2002
L'IMPARFAIT DU PRÉSENT. Pièces brèves, 2002 ; rééd. « Folio », 2003
AU NOM DE L'AUTRE. Réflexions sur l'antisémitisme qui vient, 2003
DISCOURS DE RÉCEPTION D'ALAIN FINKIELKRAUT À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE PIERRE NORA, 2016
À LA PREMIÈRE PERSONNE, 2019 ; rééd. « Folio », 2021

Chez d'autres éditeurs

- LE NOUVEAU DÉSORDRE AMOUREUX, en collaboration avec Pascal Bruckner, *Seuil*, 1977
RALENTIR : MOTS-VALISES !, *Seuil*, 1979
AU COIN DE LA RUE, L'AVENTURE, en collaboration avec Pascal Bruckner, *Seuil*, 1979
LE JUIF IMAGINAIRE, *Seuil*, 1980
LE PETIT FICTIONNAIRE ILLUSTRÉ, *Seuil*, 1981 ; rééd. « Points », 2006
L'AVENIR D'UNE NÉGATION. Réflexion sur la question de génocide, *Seuil*, 1982
LA RÉPROBATION D'ISRAËL, *Denoël*, 1983
L'HUMANITÉ PERDUE. Essai sur le xx^e siècle, *Seuil*, 1996

Suite des œuvres d'Alain Finkielkraut en fin de volume

PÊCHEUR DE PERLES

ALAIN FINKIELKRAUT

de l'Académie française

PÊCHEUR
DE PERLES

nrf

GALLIMARD

PROLOGUE

Walter Benjamin collectionnait amoureusement les citations. Dans la magnifique étude qu'elle lui a consacrée, Hannah Arendt compare ce penseur inclassable à un pêcheur de perles qui va au fond des mers « pour en arracher le riche et l'étrange ».

Subjugué par cette image, je me suis plongé dans les carnets de citations que j'accumule pieusement depuis plusieurs décennies. J'ai tiré de ce vagabondage les phrases qui me font signe, qui m'ouvrent la voie, qui *désentravent* mon intelligence de la vie et du monde. Et plutôt que de les mettre au service d'une thèse ou d'une démonstration, je me suis laissé guider par elles, sans idée préconçue. Ces phrases n'étaient pas pour moi des ornements, mais des offrandes. Elles ne décoraient pas la pensée, elles la déclenchaient ; elles ne l'illustraient pas, elles la tiraient du sommeil.

Avant le grand saut dans l'éternel nulle part, j'ai ainsi dressé, sans chercher à être exhaustif ni à faire système, le bilan contrasté de mon séjour sur la Terre.

1

« Le cœur consiste à dépendre ! »

PAUL VALÉRY

Un dimanche matin, au petit déjeuner, celle qui allait devenir ma femme m'annonça que c'était fini, qu'elle me quittait et que sa décision était irrévocable.

La veille, nous nous étions disputés ou, plus exactement, accrochés à propos du film *Le Choix de Sophie*. Elle avait dit son enthousiasme pour la performance de Meryl Streep. Je lui avais rétorqué qu'en effet celle-ci jouait très bien, que son incarnation de la femme forcée par un officier SS de choisir lequel de ses deux enfants allait survivre était magnifique, mais qu'au lieu de demander à une grande actrice hollywoodienne d'imiter, à s'y méprendre, l'accent polonais, il eût été opportun de confier le rôle à une comédienne polonaise. Je n'étais pas assez bête pour dénoncer ce qu'on n'appelait pas encore « l'appropriation culturelle ». Je n'étais certes pas choqué qu'un hétérosexuel joue le rôle d'un homosexuel atteint du sida, mais je pensais que, les pays d'Europe

centrale vivant alors sous la botte soviétique, la solidarité imposait de mettre en lumière leurs artistes quand bien même ceux-ci pourraient constituer un handicap commercial. Cet argument avait sa légitimité mais il ne méritait pas que je monte sur mes grands chevaux et que je croie bon d'afficher ma sensibilité supérieure aux malheurs du monde.

Nous en restâmes là et, le lendemain, le verdict tomba. Cette scène n'aurait pas pu, à elle seule, provoquer la rupture. Mais c'était la goutte d'eau. Depuis quelque temps déjà, notre amour avait perdu sa magique innocence. Nous n'en étions plus à nous émerveiller mutuellement. L'euphorie se dissipait, la légèreté avait du plomb dans l'aile. L'insouciance des commencements cédait la place à la tension et même à l'exaspération. Jalouse de son indépendance, habituée à un certain quant-à-soi, celle que j'aimais me trouvait de plus en plus envahissant et elle avait raison. La sentant devenir insaisissable, je devenais lourd et collant. Elle m'échappait, je m'agrippais. Nous avions gardé chacun notre appartement et j'étais malheureux qu'elle ait la haute main sur nos rendez-vous. Je regardais avec envie mon meilleur ami partir tranquillement faire du jogging au jardin du Luxembourg avec sa compagne, tandis que je rongerais mon frein. Je pouvais bien me répéter ces vers magnifiques d'Auden : « *If equal affection cannot be / Let the more loving one be me* », ils ne me conso-

laient pas, je ne réussissais pas à me trouver chanceux ou bien loti. Avec sa triste figure et ses reproches plus ou moins silencieux, le *more loving one* que j'étais ou que je croyais être était de moins en moins *lovable*. Et ce qui devait arriver arriva.

J'essayai, au petit déjeuner et dans les heures qui suivirent, de plaider ma cause, notre cause. Je lui expliquai que notre histoire si belle, si intense, si unique ne pouvait se terminer en eau de boudin, que nous méritions mieux, que nous étions faits l'un pour l'autre, que nos petites querelles étaient sans importance. On ne se séparait pas pour des broutilles. L'amour ne pouvait pas mourir sans raison. Et là, il n'y avait pas de raison, il n'y avait que des péripéties. Rien n'y fit. Mes arguments et mes supplications restèrent sans effet. L'après-midi, elle me raccompagna en voiture et me déposa devant chez moi. À peine rentré, je ressortis et me précipitai rue Boulard, où habitait son ami des bons et des mauvais jours. Je pensais qu'elle y avait trouvé refuge. Je ne m'étais pas trompé. Mais il avait des instructions et m'empêcha d'entrer. « Elle dort », me dit-il. Malgré mes protestations, il fit barrage de son corps. Je repartis et j'errai, hagard, dans les rues dominicales. La marche ne m'apportant aucun soulagement, j'entrai dans une cabine téléphonique (la scène se déroule au *xx^e* siècle), je composai le numéro d'un ami romancier, de vingt ans mon aîné, pour lui confier ma

situation et l'appeler au secours. Il m'invita à venir le voir. Quelques minutes après, je sonnai à sa porte : sa femme ouvrit et s'éclipsa pour nous laisser seuls. Si cet ami avait été Proust, il m'aurait accueilli en disant avec une assurance qui ne souffrait pas la moindre réplique que la femme réelle ne tient aucune place dans l'affection qu'on a pour elle, que ce qu'on prend pour une relation est, en fait, une projection et « que l'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi et, en disant le contraire, ment ». Il aurait ajouté que je devais saisir cette rupture comme une chance. Les premiers mois seraient difficiles mais, mon amour n'étant rien d'autre que le fruit d'une imagination malade, j'allais bientôt guérir. Et je devais prier pour qu'elle ne revînt pas. Car si tel devait être le cas, je chercherais à rester auprès d'elle non pour couler des jours heureux, mais pour ne pas souffrir à nouveau.

À la différence de l'auteur de la *Recherche*, qui avait pourtant écrit : « une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse le prix », mon ami n'était pas dogmatique en matière amoureuse, mais pragmatique. Il ne voulait pas me voir guérir, il voulait m'aider. Et son conseil fut très clair : ne pas bouger, faire le mort, m'abstenir de toute initiative, ignorer celle qui était partie, afin de lui laisser le temps de ressentir mon absence. Le moment viendrait nécessairement où j'allais lui manquer. Dans le

poker menteur de la reconquête, le silence était ma carte maîtresse : à moi de ne pas la gâcher. J'écoutais avidement. Je prenais bonne note. J'opinais avec détermination. Mais j'avais beau dire, j'avais beau promettre et me promettre d'agir dans le bon sens, c'est-à-dire dans le sens de l'inaction, j'étais effondré et cette stratégie de la hauteur me semblait aussi souhaitable que hors d'atteinte. Éloigné malgré moi, je ne me sentais pas la force de renchérir en prenant mes distances. Je remerciai mon ami pour sa disponibilité et sa sollicitude et, perplexe, perdu, le cœur toujours aussi lourd, je rentrai chez moi.

Dans le métro, je croquai des cachets de Lexomil comme un lapin sa carotte. Le lendemain, j'allai déjeuner chez mes parents près du canal Saint-Martin. Pendant la première partie du repas, je réussis à faire bonne figure, à parler de choses et d'autres, mais après le hors-d'œuvre j'éclatai en sanglots et je racontai tout. Mon père, dont le français n'était pas la langue maternelle, eut alors cette formule : « Regarde à droite et à gauche. » Quelques années auparavant, au moment de la sortie du *Juif imaginaire*, et après que je l'ai rassuré sur le titre en lui disant qu'il ne s'agissait nullement pour moi de nier la réalité de mon appartenance, il avait prédit que ce livre allait « faire un boum dans la communauté juive ».

Mais, pour en revenir à mon malheur, je ne me sentais pas plus capable de regarder à droite et à gauche pour saisir les occasions qui pouvaient se présenter que de faire le mort pour me faire désirer. Quittant l'appartement de mes parents, je fonçai vers une galerie qui exposait les toiles du peintre Vidalens. Nous en avons vu quelques-unes à la Coupole, elle et moi, et nous avons été éblouis. À peine arrivé, je choisis la représentation d'un violoncelle et je suppliai le galeriste, qui s'apprêtait à lui accoler une pastille rouge, de me laisser emporter le tableau avec moi. Il était trop cher pour ma bourse. Raison de plus pour l'acheter, pour le prendre sous le bras, et pour le déposer sur le palier de celle que je ne pouvais pas envisager de perdre. Rentrée chez elle, elle me téléphona et me demanda de patienter. Dix jours passèrent et, comme ce n'était pas la fatigue ni la déception qui avaient causé la séparation, nous nous remîmes ensemble. Au lieu de suivre les conseils qui m'avaient été généreusement prodigués, j'avais tout fait à l'envers, j'avais joué cartes sur table. Entre l'amour et l'amour-propre, j'avais choisi l'amour et je ne m'en étais pas caché. Je prenais le risque de perdre la face, je reconnaissais ma défaite et même je la chérissais. À l'encontre du grand enseignement des Lumières, le sentiment qui m'habitait m'apprenait que l'autonomie n'était pas le bien suprême. Sans l'amour, je serais resté enfermé dans la prison de l'égoïsme, cette pré-

férence fastidieuse de soi par soi. « Il est moral d'aimer, écrit Jankélévitch, quel que soit l'aimé, et même si l'aimé n'est pas aimable, c'est-à-dire ne mérite pas l'affection que nous lui portons : car l'amour, s'il est sincère et passionné, a une valeur catégorique et justifie à lui seul les aberrations les plus singulières de l'amant. Une fois au moins dans sa médiocre vie, l'homme le plus sec, tandis qu'il était amoureux, aura connu la grâce de vivre pour un autre. »

Jankélévitch a raison : l'amour relève de l'emprise et cette emprise est une bénédiction. Aimer, c'est être dépendant, dominé, subjugué, assujéti. Aimer, c'est passer après. Aimer, c'est faire l'expérience inouïe d'une aliénation meilleure que la liberté. Alors que rien ne le laissait prévoir, le pour-soi se renverse miraculeusement en pour-autrui. Sortir de l'emprise pour établir une relation contractuelle, démocratique, rigoureusement égalitaire, comme l'exige la nouvelle *doxa*, c'est sortir de l'amour. Et, en même temps, Jankélévitch a tort : tous les amours ne se valent pas ; aimer l'aimable, cela n'arrive pas tous les jours. Il y a – ô combien – d'amours fous bêtes. Il y a des choix inspirés non par leur objet mais par la vanité, le désir d'impressionner l'entourage, de lui en mettre plein la vue. Il y a des inclinations paresseuses, des passions fantasmatiques, des attachements lamentables que n'excuse pas le désir charnel. « Personne ne saurait exister sans aimer, mais la

question est : quoi aimer ? » Saint Augustin voulait, par cette formule, marquer la précellence de l'amour de Dieu sur l'amour humain. Remplaçant *quoi* par *qui*, je l'applique, pour ma part, à la passion, c'est-à-dire à ce que l'évêque d'Hippone appelle dédaigneusement l'amour de convoitise. On oublie, dans les différentes phénoménologies d'Éros, la part pourtant essentielle de l'admiration. En celle dont j'ai la chance d'avoir croisé la route, je n'aime pas la figure de l'Autre qu'elle partage avec tous les autres et qui est au fondement de l'amour du prochain, j'admire très précisément, très objectivement, la franchise du regard, l'expressivité, l'audace, la modestie, la bonté, l'élégance, le sérieux, la futilité, le sérieux dans la futilité, l'art de raconter, l'impossibilité où elle me met de lui marcher sur les pieds et même autour des pieds, la vivacité dans les prétoires, le feu intérieur, le goût éperdu (et parfois frustrant) pour la lecture, l'inépuisable curiosité du monde...

À rebours de l'amour qui rend aveugle, et Proust nonobstant, l'admiration a les yeux grands ouverts. Elle ne rêve pas, elle ne forge pas de chimères. Elle ne bâtit pas de châteaux en Espagne, elle n'invente pas les qualités qui l'enchantent : elle s'incline devant une supériorité irrécusable et irremplaçable. Non seulement la lassitude, ce mal insidieux et sans merci, n'a aucune prise sur elle, mais l'admiration soumet celui qui l'éprouve à une contrainte salutaire : « Il existe, écrit George Eliot, des natures chez

lesquelles, si elles nous aiment, nous trouvons le sentiment d'une sorte de baptême et de consécration. Elles nous obligent à la rectitude et à la pureté par leur croyance en nous. Nos péchés deviennent la pire espèce de sacrilège. » Il en va de l'aimée comme des rares grands amis, femmes ou hommes : on veut s'en montrer digne, ne pas les décevoir, être à la hauteur.

Mais il n'y a pas d'amour éthéré. L'amour, à la différence de l'amitié, ne s'émancipe jamais totalement de la matière. Il est indissolublement spirituel et corporel. Aimer, même quand le désir se fait moins pressant, c'est respirer une peau, déposer un baiser sur des lèvres entrouvertes, caresser des formes, s'émerveiller de la grâce d'une épaule. D'où, malgré les serments, la fragilité du sentiment. L'âme doit en rabattre : l'ordre de la chair rend la passion la plus authentique inéluctablement superficielle. La beauté se fane, les visages s'altèrent, les peaux flétrissent et, comme le montre Proust avec une cruauté géniale dans sa description de la matinée des Guermantes, il n'y a pas, face au Temps, d'identité qui tienne.

Notre époque post-romantique semble avoir intégré et programmé cette obsolescence. À croire les sondages, les reportages ou les enquêtes des sociologues de l'intimité, on n'aime plus pour toujours. Et on en prend, d'entrée de jeu, son parti. On

est revenu de tout avant d'être allé nulle part. On fait ses premiers pas dans l'existence avec le sourire en coin de celui à qui on ne la fait pas. Le scepticisme n'est plus terminal, mais inaugural : au commencement est le refus de s'en laisser conter. En fils obéissant de son temps, l'ancien champion de tennis et dernier vainqueur français du tournoi de Roland-Garros, Yannick Noah, vient de proposer pour l'amour un contrat à durée déterminée de deux ans : « Après, on avise. »

Mon amour a depuis longtemps dépassé cette date de péremption. Il ne fait pas partie des produits jetables. Une rencontre a miraculeusement soustrait l'essentiel de mon existence à la consommation, c'est-à-dire à l'empire de l'éphémère. Je précise que jamais la loi morale n'a rempli les blancs de l'amour. Jamais je n'ai eu besoin de suppléer par la volonté aux absences ou à l'inconstance du sentiment. Cette volatilité qui est, dit-on, la loi du cœur m'a été épargnée grâce au Ciel ou plutôt grâce à elle. Mais je ne suis à l'abri de rien. Quand sa coiffure ne me plaît pas tout à fait ou que je trouve le chemisier qu'elle a choisi moins seyant que d'autres, je me renfrogne, elle le remarque sans difficulté – mon visage est un livre ouvert – et, très légitimement, elle se fâche. L'amour dont je me targue avec tant d'éloquence voire de complaisance dépend-il de détails aussi insignifiants, aussi dérisoires, aussi minuscules ? Non,

bien sûr. Et mon attitude est inexcusable. Mais, d'un autre côté, je ne me résigne pas à voir l'amour s'apaiser dans ce que Montaigne appelle « l'amitié maritale » ou s'élever vers le commerce platonique des âmes.

Et ces détails, c'est peut-être moi qui, un jour, en ferai les frais. Je n'échappe pas au sort commun. J'ai un corps, je *suis* un corps et ce corps n'est pas, il change. « T'as vu ta gueule ? », est-on déjà en droit de répondre à mes bouderies intempestives. Et lorsque je tombe malencontreusement sur des photos anciennes, force m'est de constater que je ne soutiens plus la comparaison avec moi-même. Il semble que je bénéficie encore d'un sursis, mais ne suis-je pas condamné à rejoindre les invités de la matinée des Guermantes ? Mes taches de vieillesse, mes joues de saint-bernard et, séquelle d'une opération des vertèbres, ma difficulté à me tenir droit – tout cela ne finira-t-il pas par me rendre irregar-dable ?

Je ne saurais exclure aucune éventualité. L'avenir est ouvert. Pour une fois, cependant, le pessimiste en moi ne mène pas la danse. Aussi désabusé que je sois par ailleurs, aussi enclin aux pronostics les plus noirs, je la contemple, je l'écoute, mon cœur est immortel et je ne peux pas croire à l'advenue du pire. Quand la statistique affirme que le temps a raison de la

ALAIN FINKIELKRAUT

Pêcheur de perles

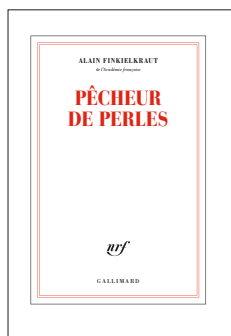
Walter Benjamin collectionnait amoureuxment les citations. Dans la magnifique étude qu'elle lui a consacrée, Hannah Arendt compare ce penseur inclassable à un pêcheur de perles qui va au fond des mers « pour en arracher le riche et l'étrange ».

Subjugué par cette image, je me suis plongé dans les carnets de citations que j'accumule pieusement depuis plusieurs décennies. J'ai tiré de ce vagabondage les phrases qui me font signe, qui m'ouvrent la voie, qui *désentravent* mon intelligence de la vie et du monde.

Arendt, Kundera, Levinas, mais aussi Valéry, Canetti, Tocqueville, Nietzsche, Thomas Mann, Virginia Woolf ont été quelques-uns de mes guides. Dans leur sillage, j'ai essayé de penser à nouveaux frais l'expérience de l'amour, la mort, les avatars de la civilité, le destin de l'Europe, la fragilité de l'humour, le monde comme il va et surtout comme il ne va pas.

A. F.

nrf



Pêcheur de perles
Alain Finkielkraut

Cette édition électronique du livre
Pêcheur de perles d'Alain Finkielkraut
a été réalisée le 23 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073048981 – Numéro d'édition : 619914).
Code produit : Q02378 – ISBN : 9782073048998.
Numéro d'édition : 619915.